

Discours prononcé par
Michel Zink
Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres Institut de France
A la cérémonie des prix aux Loges
le 16 juin 2017

Monsieur le Grand Chancelier de la Légion d'honneur,
Madame la Surintendante,
Madame l'Intendante générale,
Mesdames, Messieurs,

Mesdemoiselles,

Je dois des remerciements à Monsieur le Grand Chancelier non seulement pour l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant à prononcer ce discours, mais aussi pour le plaisir que cet exercice me procure. Plaisir égoïste, parce que je ne peux guère espérer qu'il soit partagé et parce qu'il est pour une part celui de retrouver une vraie distribution des prix, semblable à celles de mon enfance. Cette fois, je suis sur l'estrade. J'ai l'impression d'être redevenu enfant et de me regarder moi-même déguisé en vieillard. La solennité du moment, la gloire des prix que nous allons recevoir, la perspective des grandes vacances, l'amusement de voir nos professeurs revêtus de leur toge et de nous voir nous-mêmes rutilants et endimanchés, les chaussettes bien tirées et les cheveux bien coiffés, tout cela nous procurait une excitation si délicieuse que même l'ennui des discours en devenait supportable. Puisse-t-il, Mesdemoiselles, en être de même pour vous en cet instant.

Mais ce plaisir n'est pas le seul que j'éprouve. Il est dominé par un autre, plus profond, celui de vous retrouver, Mesdemoiselles, après la visite que j'ai pu vous rendre le mois dernier grâce à l'obligeance de Madame l'Intendante générale et du général Laporte-Many. Je n'étais jamais venu aux Loges. Je connaissais la Maison de Saint-Denis et j'ai, avec mes confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le privilège d'accueillir chaque année certaine

Discours prononcé par
Michel Zink
Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres Institut de France
A la cérémonie des prix aux Loges
le 16 juin 2017

de vos aînées sous la Coupole de l'Institut de France pour notre séance solennelle, qui est d'ailleurs à sa façon une distribution des prix. Mais je ne connaissais encore ni cette maison ni vous. J'ai été enchanté de l'une et des autres.

Vous avez la chance d'être dans une institution qui associe l'exigence la plus stricte à la bienveillance la plus attentive, de façon qu'elles se renforcent l'une l'autre. C'est ainsi que l'esprit et la personne peuvent s'épanouir. Vous en êtes la preuve vivante. Ma brève visite a suffi à m'en convaincre. Celles d'entre vous que j'ai rencontrées m'ont charmé par leur naturel associé à leurs bonnes manières, par leur déférence sans timidité, par la simplicité, le charme et l'intelligence avec lesquelles elles se sont présentées et m'ont présenté les Loges, par la pertinence des questions qu'elles m'ont posées, par l'intérêt qu'elles prenaient aux œuvres qu'elles étudiaient et dont elles m'ont parlé.

C'étaient, par une attention délicate à mon égard, des œuvres du Moyen Âge, étudiées par les élèves de cinquième. La littérature du Moyen Âge est en effet mon domaine et son étude mon étrange métier. C'est d'elle que je vais vous dire quelques mots ce matin, non parce que je suis incapable de parler d'autre chose, mais parce que le Moyen Âge peut nous aider à la fois à sortir de nous-mêmes et à nous comprendre nous-mêmes. C'est vrai de toute civilisation étrangère à la nôtre et de toute époque reculée. Mais ce l'est particulièrement de notre propre passé et de l'époque qui a vu naître notre pays, notre langue, la société dont la nôtre est issue, les convictions religieuses qui l'ont longtemps innervée tout entière. Une époque avec laquelle la nôtre est en continuité, mais qui est en même temps si différente, à commencer par la langue, qui est la même et qui a tellement changé.

Si nous nous reportons dans ce passé médiéval, si nous lisons, par exemple, ses romans et ses poèmes, ils nous touchent spontanément et nous avons

Discours prononcé par
Michel Zink
Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres Institut de France
A la cérémonie des prix aux Loges
le 16 juin 2017

l'impression de nous y retrouver. Puis, une étude plus attentive nous montre que nous les comprenions mal à la première lecture, qu'ils sont plus loin de nous que nous ne pensions, qu'ils supposent la connaissance, non seulement d'événements et de réalités, mais aussi de sentiments et de formes de pensée exigeant de nous un déchiffrement et un apprentissage. Mais une fois cette étape franchie, nous découvrons qu'ils nous touchent plus que quand nous les lisions sans rien connaître d'autre que nous-mêmes et notre temps. Ce n'est pas vrai seulement pour le Moyen Âge et il en va de même pour le latin, le grec ou toute langue lointaine. Mais c'est vrai aussi pour le Moyen Âge, où l'on parlait pourtant déjà français. Comprendre l'autre exige toujours un effort considérable. Penser, en se lançant dans quelque entreprise que ce soit, à quoi l'on s'engage au regard de soi-même et des autres exige un effort tout aussi grand.

Cela, c'est la leçon que ne cesse justement de donner un auteur du Moyen Âge français, ce romancier et poète du XIIe siècle, que les cinquièmes connaissent bien, car leur professeur leur a fait étudier un des ses romans, Chrétien de Troyes. C'est lui qui, dans les années 1170 – 1180, a fait pour longtemps de l'univers merveilleux du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde le principal sujet romanesque, ce qu'on appelait alors « la matière de Bretagne », et qui a fait du Graal un grand mythe de l'Occident. Vous avez toutes l'impression de voir très bien de quoi il s'agit : tout cela fait partie de votre imaginaire familial. Mais justement, cet univers est pour vous familial. Vous ne sortez pas de vous-même : vous voyez tout cela sous un format retaillé, recadré aux dimensions d'un écran de cinéma, de télévision ou d'ordinateur, repensé par un romancier ou un scénariste d'aujourd'hui. Bien sûr, dites-vous, nous savons ce que c'est : des chevaliers, des combats, des monstres, des châteaux, des amours, des énigmes, des quêtes. Oui, c'est cela, mais c'est aussi autre chose. Demandez aux cinquièmes : elles vous le diront.

Discours prononcé par
Michel Zink
Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres Institut de France
A la cérémonie des prix aux Loges
le 16 juin 2017

Chrétien de Troyes raconte, il est vrai, ce genre d'aventures, et il les raconte de façon passionnante, avec vivacité, légèreté et profondeur, humour et gravité, dans une versification fluide et aisée, car ce sont des romans en vers, pour qui fait l'effort de les lire en ancien français. C'est même lui qui a inventé l'aventure chevaleresque. Mais cette notion a pour lui un sens. Chacun de ses cinq romans suit un jeune chevalier au fil de ses aventures et de son errance (il a aussi inventé le chevalier errant, qui n'a jamais existé dans la réalité : Don Quichotte n'imitera que des livres). Aventures et errance qui lui font découvrir le monde, se découvrir lui-même, découvrir son destin, son devoir, l'amour. Les romans de Chrétien sont des romans de formation. Ils montrent que se former, ce n'est pas seulement se battre, sauver la demoiselle en détresse et trouver la sortie du château. C'est d'abord s'intéresser à l'autre et réfléchir sur soi-même. Au fond, Chrétien nous apporte la même chose que l'apprentissage d'une langue et la découverte d'une civilisation étrangères.

Dans trois au moins de ses cinq romans, le jeune héros triomphe d'abord rapidement et sans peine. Puis il perd tout ce qu'il a conquis, car il n'en a pas saisi le sens, pas plus qu'il n'a mesuré ce à quoi il s'était engagé. Et il doit tout recommencer, lentement et douloureusement cette fois, comme dans une difficile prise de conscience. Erec, vainqueur du tournoi de l'épervier, épouse la jeune Enide. Yvain, vainqueur du défenseur de la fontaine enchantée, épouse sa veuve, Landine. Le premier n'a pas songé qu'il ne pouvait passer sa vie dans une éternelle lune de miel en négligeant ses devoirs de chevalier et de fils de roi. Le second n'a pas songé qu'il ne pouvait, marié, laisser indéfiniment sa femme seule dans son château pour poursuivre, comme lorsqu'il était célibataire, sa vie de tournois et de fêtes. D'où la catastrophe qui s'abat sur eux.

Et Perceval ! Chacun connaît son histoire : le jeune naïf reste silencieux devant le cortège du Graal sans poser la question salvatrice. Chrétien de Troyes

est le premier à la raconter. Son roman est inachevé et reste énigmatique. Ce n'est pas une raison pour ne pas écouter les indications que l'auteur nous donne. Certains, hantés par la très certaine origine celtique du Graal, se croient obligés de ne pas voir que le roman de Chrétien est un roman chrétien. Le Graal contient une hostie consacrée, seule nourriture du vieux roi, père du Riche Pêcheur. Perceval, ravagé par sa faute, devient comme fou, pendant cinq ans il ne s'approche ni d'une église ni des sacrements, il oublie le temps liturgique jusqu'à ce que ses pas le conduisent un vendredi saint auprès d'un ermite, qui se révélera être son oncle, auquel il se confesse et qui lui donne la communion le dimanche de Pâques.

Et surtout, le prologue en forme de dédicace au pieux Philippe d'Alsace, comte de Flandre, avertit qu'il n'y a rien au-dessus de la charité et cite saint Jean : « Celui qui a la charité, il vit en Dieu et Dieu en lui. » Ainsi averti, le lecteur commence le roman, et que découvre-t-il ? Perceval n'est pas seulement naïf et ignorant de tout, même de son nom : il ne pense qu'à lui. Voyez l'enchaînement des premiers épisodes du roman. Perceval ne se soucie pas de répondre à la question simple que lui posent les chevaliers qu'il rencontre dans la scène initiale, mais cherche à tirer d'eux tous les renseignements qu'il peut. Il ne se soucie pas de sa mère, qui meurt de chagrin à son départ. Il ne se soucie pas de ce que deviendra la demoiselle de la tente, qu'il compromet sottement auprès de son ami jaloux. Il ne se soucie pas de la contrariété qui assombrit le roi Arthur, mais lui demande tout de go de le faire chevalier. Il ne s'enquiert pas auprès de Blanchefleur de la raison de ses larmes et de la tristesse de tous les habitants de la ville. Et il reste silencieux devant le cortège du Graal, malgré les regards anxieux de son hôte. Certes, s'il ne pose pas la question attendue, c'est parce que le vieux chevalier Gornemant de Goort lui a dit qu'il était mal élevé de poser sans cesse des questions. Mais Perceval ne comprend pas que ce n'est

pas un impératif catégorique, mais une invitation à tenir compte avec tact des circonstances et de son interlocuteur. Il ne voit que la surface : de même, il croit qu'il suffit d'avoir une armure pour être chevalier.

Bref, au début du roman, Perceval n'a pas la charité. D'où ses malheurs et ceux qu'il provoque. Il ne prête pas attention aux autres. Il ne sait pas que « les êtres existent ». Cette formule radicale est de la philosophe Simone Weil qui, mieux que tous les médiévistes, a su comprendre la leçon du Graal. Elle écrit en 1940 au poète Joë Bousquet :

L'attention est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité.

Il est donné à très peu d'esprits de découvrir que les choses et les êtres existent (...)

Cette découverte fait en somme le sujet de l'histoire du Graal. Seul un être prédestiné a la capacité de demander à un autre : « Quel est donc ton tourment ? » Et il ne l'a pas en entrant dans la vie. Il lui faut passer par des années de nuit obscure où il erre dans le malheur, loin de tout ce qu'il aime et avec le sentiment d'être maudit. Mais au bout de tout cela il reçoit la capacité de poser une telle question, et du même coup la pierre de vie est à lui. Et il guérit la souffrance d'autrui.

Simone Weil voit dans le Graal une pierre, et non un récipient (Chrétien de Troyes emploie le mot comme un nom commun, peu répandu, mais attesté, qui désigne un récipient, typiquement un plat à poisson selon un auteur du temps). Cela montre qu'elle ne connaît pas le roman de Chrétien, mais celui, un peu plus tardif, du romancier allemand Wolfram von Eschenbach, ou plus probablement le *Parsifal* de Wagner, qui s'en inspire. C'est aussi chez Wolfram, puis chez Wagner, que la question est le magnifique « Quel est ton tourment ? » Chez Chrétien, elle est, plus platement, il faut l'avouer : « À qui apporte-t-on le Graal ? »

C'est le prologue et le récit de Chrétien que nous retiendrons dans leur limpidité, face au roman touffu de Wolfram : le sujet de l'histoire, c'est la découverte de la charité. Mais gardons en mémoire la question de Wolfram, qui dit tout : « Quel est ton tourment ? »

Discours prononcé par
Michel Zink
Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres Institut de France
A la cérémonie des prix aux Loges
le 16 juin 2017

Je ne voudrais pas vous laisser sur l'impression, Mesdemoiselles, que je vous fais, non un discours, mais un sermon. « Quel est ton tourment ? » n'est pas une question qui relève seulement de ce qu'on appelait autrefois les œuvres de charité. Vos études, votre travail vous invitent à la poser. Tout travail exige et exerce l'attention, qui seule, selon Simone Weil, permet de poser cette question. Se colleter avec la syntaxe latine ou les verbes grecs en $-\mu\iota$, bref se donner la peine de comprendre une langue qu'on ne parle plus, mais qui pour autant n'est pas morte, c'est une façon de découvrir que l'autre existe – l'autre dont c'était la langue. Apprendre l'histoire du monde, c'est demander : « Quel est ton tourment ? »